Mon Histoire

Au temps des crinolines

JOURNAL DE CHARLOTTE, 1855

Jean-Côme Noguès

Extrait de la publication

GALLIMARD JEUNESSE

Mon Histoire

Extrait de la publication

Portrait en couverture : Henri Galeron

© Gallimard Jeunesse, 2012, pour le texte

Extrait de la publication

Jean-Côme Noguès

Au temps des crinolines

Journal de Charlotte Renaudier
1855

Gallimard Jeunesse

À mes lectrices qui me reprochent parfois
de n'écrire que des histoires de garçons.

Extrait de la publication

Lundi 1er janvier

C'est toujours impressionnant, un 1er janvier. On se demande de quoi sera faite l'année qui commence. Pour moi, 1855 est celle de mes quinze ans. Exactement, j'aurai quinze ans le 16 octobre. J'espère qu'à partir de ce moment-là on ne me traitera plus en petite fille.

Grand-mère Renaudier n'y parviendra sans doute qu'à moitié. Aujourd'hui, jour des étrennes, j'avais peur, pendant que nous nous rendions tous chez elle, rue Croix-des-Petits-Champs, qu'elle ait encore imaginé de m'offrir une poupée, comme l'année dernière.

Pauvre chère Grand-mère, derrière ses lunettes rondes, elle ne voit pas le temps passer !

Eh bien, non ! c'est à ma sœur qu'elle a offert la maintenant traditionnelle, l'inévitable poupée Jumeau. Tête de porcelaine, robe en satin rose, c'est joli, oui, oui, c'est joli ! Adeline a fait semblant d'être contente. Avec elle, on ne sait jamais.

Extrait de la publication

Il faut dire qu'il y a déjà quatorze poupées à la maison, un peu estropiées, un peu ou beaucoup défraîchies suivant l'âge auquel elles nous ont été données, le nombre de bains qu'elles ont endurés et de fessées qu'elles ont reçues. Que voulez-vous, la poupée n'est pas seulement un jouet pour une petite fille. En lui confectionnant un trousseau, en repassant au fer tiède les collerettes et les casaquins, on apprend à devenir une bonne mère et une bonne maîtresse de maison, même si, plus tard, c'est la lingère qui repasse les collerettes et la couturière qui coud les robes et les casaquins.

Mon petit frère a eu un cheval en carton. Tant mieux ! Toute la famille redoutait le tambour et la trompette de l'année dernière.

Et moi ? Grand-mère avait choisi pour moi un plumier en bois d'ébène avec des incrustations de nacre. À croire qu'elle avait deviné que j'entreprends aujourd'hui la rédaction de mon journal secret.

Très secret.

Ce plumier, il me plaît. Vraiment !

Grand-mère avait fait préparer un goûter comme je les aime, avec des macarons de chez Bertrand, le fournisseur attitré de la princesse Mathilde, qui est la cousine de l'Empereur. Rien que ça !! Il y avait aussi des marrons glacés dans de jolies boîtes dorées, des bonbons-coquelicots au goût de cerise. Et puis du chocolat dans le vieux, vieux service en porcelaine anglaise, avec la recommandation de surtout, surtout ne rien casser.

Extrait de la publication

– J'y tiens tellement à ce service qui date de mon mariage avec votre grand-père ! a soupiré une fois de plus Grand-mère au sourire attendri.

C'est ainsi que, après je ne sais combien de jours de l'an, le service a toujours le même nombre de tasses.

Et pas une seule ébréchée.

Que dire encore de cette première journée ? On court présenter des vœux aux oncles, aux tantes, aux amies de maman. On trousse un compliment sur une carte de bristol à un professeur qu'on n'aime que moyennement. On en reçoit aussi, des vœux, et de beaucoup de gens : de la bonne, de la concierge, de la marchande des quatre-saisons, du laitier, de qui vous voudrez. On vous apporte des dragées, des pralines, une rose née dans une serre de j'ignore où.

Enfin !... Il faut que je sois franche et que je ne mente pas à mon journal. Tante Lucienne reçoit des roses, maman aussi. Moi, j'en suis encore aux pralines et aux bonbons en papillotes.

Mais bientôt j'aurai quinze ans !

Mardi 2 janvier

Je ne peux pas continuer ce journal sans vite citer tante Lucienne. Elle occupe une grande place dans ma vie ; je voudrais lui ressembler plus tard.

Extrait de la publication

Tante Lucienne est la sœur de maman et elles se ressemblent, elles, comme deux gouttes d'eau. Seulement, l'une est une goutte sortie de la source des Célestins, à Vichy, où papa, tous les mois de mai, soigne son foie. Elle est pétillante, pleine de bulles, joyeuse et toujours surprenante, l'autre plutôt une goutte dans la carafe du déjeuner familial, rassurante, apaisante et dévouée, débordante de conseils pour ses enfants et silencieuse quand papa parle.

Autrement dit, elles ne se ressemblent pas du tout, vous l'aviez déjà compris.

Autant maman est bonne épouse, bonne mère, bonne bru, bonne maîtresse de maison, toujours à inciter à la prudence, à dire ce qu'il convient de faire et ce qui ne convient pas, autant tante Lucienne a l'air parfois de jeter les convenances par-dessus les moulins.

Tout le monde ne pourrait se permettre d'agir ainsi. Il y faut d'abord une grande beauté, un charme irrésistible, l'art de savoir étonner jusqu'à un certain point. Tante Lucienne possède tout cela. Elle a le plus bel ovale de visage dont on puisse rêver, des yeux rieurs auxquels il suffit de regarder la personne à convaincre pour obtenir ce qu'ils désirent. Sa chevelure brune est séparée en deux bandeaux et ramassée sur la nuque en un chignon bas.

Elle est grande, elle est jeune encore, elle a la taille la plus fine du monde, un vieux mari ventru qui sent le tabac, qui est fort riche et qui est en adoration devant elle. Cher oncle Gustave, comment a-t-il pu épouser cette beauté ? On ne me dit rien de ce qui fait que les

Extrait de la publication

oncles Gustave épousent des beautés. Mais je commence à deviner certaines choses. Cela ne m'empêche pas d'aimer beaucoup mon oncle.

Mercredi 3 janvier

Pendant la trêve du 1er janvier, mon père a distribué étrennes et gratifications. Il a joué trois jours durant au patriarche débonnaire, mais a vite repris ses activités auxquelles je ne comprends rien. Et pour cause, il ne s'en ouvre jamais en famille, se contentant d'arborer parfois aux repas un front soucieux ou une mine réjouie qui nous donnent à penser que les affaires sont à la baisse ou qu'au contraire la Bourse se porte bien.

De temps en temps, maman se permet une question à la fin du dîner, et papa, pour toute réponse, allume un gros cigare.

– Ma chère, ce ne sont pas des problèmes de dame.

Maman se le tient pour dit et noie dans une gorgée d'eau le soupir de confusion qui aurait pu paraître une insistance. Toujours la goutte d'eau silencieuse.

Voilà, mon bon journal, je t'ai présenté les membres principaux de notre famille.

De l'institution de jeunes filles où je vais, mais deux ou trois ans encore et pas plus, à ce qui m'a été assuré, je ne dirai presque rien. À quoi bon ? Des maîtresses sévèrement corsetées qui nous enseignent l'arithmétique et un

Extrait de la publication

peu d'histoire et de géographie, le chant, car une jolie voix fait partie de l'éducation, et choisissent les poésies avec une infinité de craintes et de scrupules en se méfiant de celles qui pourraient être trop exaltées et favoriser des rêves dangereux. Moi, j'aime rêver. Les vers de M. Alfred de Musset me font battre le cœur.

Je ne le dis pas, je l'écris seulement : j'aimerais beaucoup rencontrer M. de Musset.

Ah ! j'oubliais l'aquarelle ! Ces dames veulent des aquarelles douces, délavées, quelque chose de léger, de frais, de pimpant, quelque chose qui n'engage à rien, des roses à demi évanouies dans un cristal.

Mais savent-elles, ces femmes collet monté, quels mots chuchotés, quels espoirs ces roses ont peut-être accompagnés ?

Tu rêves, ma pauvre Charlotte ! C'est la faute à M. de Musset et ce n'est pas à toi, tu l'as déjà écrit, qu'on offre des roses.

Mercredi 10 janvier

Depuis une semaine je t'ai oublié dans le tiroir de ma table de chevet, mon journal secret. Je promets de ne plus t'abandonner aussi longtemps. Avant-hier, maman recevait des amies et j'ai dû servir le thé pour montrer à ces

Extrait de la publication

dames la parfaite jeune fille que je serai bientôt. Au cas où l'une d'elles aurait un grand garçon en âge de devenir un parti intéressant.

Les amies de maman parlaient de l'Impératrice. Elles échangeaient entre deux tasses de thé les renseignements sur la vie aux Tuileries qu'elles ont pu glaner. Et, comme la mode suit les envies de l'Impératrice...

– La crinoline prendra encore du volume, au printemps. Mes chères, nous devrons faire abattre les murs de nos salons si nous nous y trouvons à plus de trois.

– Nous allons être transformées en cloches !

– Et que va-t-on poser sur cette immensité de satin ou de soie ?

– Des fleurs.

– Des rubans, des franges, un peu plus de dentelles.

– Ou de volants.

– Pourra-t-on s'asseoir ?

– Ou seulement marcher ?

– Et que mettra-t-on dessous ? a demandé une jeune étonnée en ouvrant de grands yeux.

Les voilà qui rient, se cachent derrière leur éventail, s'offusquent et se récrient. L'étourdie rougit et ne comprend pas ce qu'elle a pu dire d'extraordinaire.

Moi non plus.

– Encore un peu de thé ?

Elles pépient, elles s'effraient, elles critiquent la mode afin de mieux s'extasier. Et elles se demandent s'il ne leur faudra pas serrer encore plus les lacets du corset pour

Extrait de la publication

avoir la taille assez fine. Mme Courbalet qui, malgré tous ses efforts, désespère d'y parvenir, dit pis que pendre de la crinoline.

Moi, j'en rêve.

J'aimerais tant connaître la vie des Tuileries !

L'Impératrice s'appelle Eugénie, ça, tout le monde le sait, et elle est espagnole. Eugénie de Montijo. Elle est née à Grenade. J'ai demandé hier à la maîtresse de géographie où se trouve Grenade.

– Dans le sud de l'Espagne, en Andalousie. À l'intérieur de la cathédrale, on peut voir le tombeau de Ferdinand d'Aragon et d'Isabelle de Castille, les Rois Catholiques, qui ont repris la ville aux Maures.

Je n'en attendais pas tant. Elle l'a débité tout d'une traite, comme une leçon bien apprise. De Mlle de Montijo, il n'a pas été question. Je n'ai pas insisté.

On affirme que l'Impératrice est très belle, mais je crois qu'on le dit de toutes les reines et de toutes les impératrices quand elles ne sont pas trop laides. Pour l'impératrice Eugénie, c'est vrai. J'ai vu dans *L'Illustration* des gravures qui la représentaient.

Sous la conduite d'Yvonne, notre bonne, nous sommes allés nous promener, cet après-midi, dans la partie du jardin des Tuileries ouverte au public. J'aurais voulu marcher tranquillement sur le gravier des allées. Mon petit frère caracolait devant nous sur un cheval imaginaire, ma sœur n'arrêtait pas de bavarder. Au bout d'un moment, j'en ai eu tellement assez que je suis restée en arrière pour

scruter les fenêtres de la longue façade du palais. Cela me donnait une contenance, mais surtout j'espérais qu'une ombre apparaîtrait dans l'écartement d'un rideau et que ce serait l'Impératrice. Il y en a, des fenêtres ! Je ne suis pas arrivée à toutes les surveiller et j'ai fini par abandonner mon observation.

Yvonne a rencontré une connaissance de Paimpol. Elles avaient tant à se raconter, avec des rires, des soupirs et aussi des regrets, mais contentes cependant de parler de la lande qui doit être encore bien venteuse en ce mois de janvier, et de le redire en breton.

J'ai profité de ce moment pour m'approcher de la partie privée des jardins. Derrière les grilles, de belles dames se promenaient, emmitouflées dans des fourrures. Des messieurs en redingote et chapeau haut de forme les accompagnaient. Tout ce monde avait l'air heureux, vu de loin. Je ne sais pas si, parmi eux, se trouvait l'Impératrice. Comment la reconnaître ?

Tante Lucienne a une amie qui est dame du Palais. Les dames du Palais entourent l'Impératrice, elles lui tiennent compagnie, elles partagent ses jeux et ses conversations, elles assistent aux bals et aux soirées. Comme cela doit être agréable !

Pour être nommée, il faut avoir des quartiers de noblesse que mon papa n'a pas. Il a des rentes solides, il augmente ses revenus d'année en année en jouant à la Bourse, mais nous sommes des bourgeois, ce qui n'est pas si mal d'ailleurs. Tante Lucienne est formelle : nous avons

beau habiter rue Saint-Honoré, une particule et un hôtel pas dans n'importe quel quartier sont nécessaires pour être dame du Palais. Et pourtant la vieille aristocratie du faubourg Saint-Germain boude les Tuileries.

Je ne sais pas grand-chose de cette amie de tante Lucienne. Ma bonne tante n'en parle pas souvent. Je me promets de lui poser quelques questions à son sujet.

Vendredi 12 janvier

Tout a une fin en ce monde, même les vacances de Mlle Grandin au nouvel an. Mlle Grandin est mon professeur de piano. Ni vieille ni jeune. Sans âge. Toujours sur le qui-vive, comme si elle se sentait menacée.

Elle est revenue de son Morvan natal avec plusieurs jours de retard, la mine plus fermée que jamais. Je n'étais pas tellement pressée de la voir revenir. J'ai déchiffré toute seule une jolie romance qu'elle n'aurait pas aimée et que je me garderai bien de lui faire écouter.

– Mes vœux d'heureuse année, mademoiselle Grandin.

– Je vous remercie, mademoiselle Charlotte. Mille fois merci, hoqueta-t-elle en roulant les yeux pour retenir des larmes prêtes à couler.

Je l'ai regardée avec une insistance qui a achevé de la décontenancer.

– Quelque chose vous préoccupe, mademoiselle Grandin ?

– Par bonheur, il reste Chopin, mademoiselle Charlotte. Il nous guérit de tout.

Elle a ouvert le piano, en a approché ses longs doigts maigres pour faire surgir Chopin et, au moment de plaquer le premier accord, a hésité.

– Que serions-nous sans Frédéric ? soupira-t-elle.

Au nom de son amour pour la musique, elle se permettait des privautés dont elle rougissait aussitôt que prononcées, appelant le musicien par son prénom avec une familiarité qui n'était que du rêve.

Elle s'est vite ressaisie, apeurée à l'idée de l'image qu'elle avait donnée de ses pensées intimes.

– Au travail, mademoiselle !

Brusquement elle est redevenue le professeur qui rectifie un dièse avec une autorité de gendarme et, par un petit coup sec de l'index sur le bois du piano, vous rappelle qu'on est dans un andante et non pas dans un allégro.

Tout de même, cette émotion qui embuait les verres de ses lunettes...

Mlle Grandin nous cacherait-elle un secret ?

Mais lequel ?

Dimanche 14 janvier

Vite, petit journal, retiens ce que ma plume va t'avouer. Je suis morte de honte ! Morte, je te dis ! Ou plutôt je t'écris. Je suis si troublée encore que les mots me viennent

Extrait de la publication

de travers. Est-ce que la terre ne va pas s'arrêter de tourner après ce que j'ai fait ? Est-ce que Paris tout entier n'est pas en train de le raconter, alors que c'est à toi seul que je le confie ?

À un autre, je ne le pourrais pas.

Depuis quelques jours, on a un froid glacial. Après un mois de décembre bêtement humide, l'hiver veut rattraper le temps perdu.

Les lacs du bois de Boulogne sont gelés. On y patine à qui mieux mieux. J'adore ça et, sans me vanter, je me débrouille assez bien. J'ai supplié maman de me conduire au Bois cet après-midi. En pure perte. Elle avait un thé chez la baronne de Gildebert et ne pouvait manquer de s'y rendre. Tout n'était pas perdu cependant. Elle m'a fait accompagner par Yvonne qui saurait me chaperonner.

Mon frère et ma sœur sont restés sous la garde d'Ernestine, notre cuisinière. Dévouée, Yvonne, mais prudente. Trois Renaudier lâchés sur la glace, c'était trop de responsabilité.

Il y avait beaucoup de monde autour et sur le lac de Suresnes. Des couples patinaient, des dames poussaient des petits cris effarouchés, et des messieurs très dignes, la moustache givrée car il faisait froid, s'élançaient à leur secours en espérant qu'elles leur tomberaient dans les bras. Certaines n'y manquaient pas.

Un traîneau vide était sur le bord, en bois doré tendu de velours cramoisi. Des hommes l'entouraient, sérieux, immobiles, le chapeau droit sur la tête et l'œil observateur.

Devant eux, un autre suivait du regard deux patineuses qui évoluaient dans un beau balancement de robes assez courtes pour laisser libres de fines bottines armées de lames d'acier.

– L'Empereur, m'a chuchoté Yvonne. Et la dame en vert, c'est l'Impératrice.

J'en suis restée ébahie. C'était elle ! Les mains dans un manchon de la même fourrure que celle de la toque, elle évoluait avec une suivante, au centre d'un grand espace, car tout le monde se tenait respectueusement à distance. Des gentlemen soulevaient leur chapeau en passant, leurs compagnes inclinaient la tête, et elle, heureuse, semblait ne rien voir, toute au plaisir de glisser.

Je me suis élancée moi aussi, trop émue pour pressentir ce qui allait se produire. On va droit aux catastrophes. J'y suis allée. Je gardais la tête tournée vers l'Impératrice, toujours éblouie que j'étais, et ce fut le choc. Je venais de heurter quelqu'un. Je ne suis pas tombée, mais, devant moi, une dame avait chuté. Elle a eu d'abord l'air surprise de ce qui lui arrivait puis, belle joueuse, elle a fait entendre un petit éclat de rire, tout petit, qu'elle s'est efforcée de rendre joyeux.

– Oh, madame, je suis confuse !

– Ne soyez pas désolée, mademoiselle. Vous voyez, je ne suis pas blessée. Juste dans une situation un peu risible, ce qui n'a rien de grave.

Je n'ai pas eu le temps de m'écrier davantage. Un jeune homme au patin assuré s'était précipité pour l'aider à se

Extrait de la publication

relever. Elle l'a remercié d'un sourire ; il s'est incliné, une main sur le cœur, et chacun est parti de son côté.

Devant Leurs Majestés !

– Allons-nous-en, Yvonne, ai-je imploré, au bord des larmes.

Voilà comment on gâche un bel après-midi, quand on a de surcroît la chance de voir pour la première fois l'Empereur et l'Impératrice.

Je ne sais pas qui était cette dame. Au moins, que je ne la rencontre pas de nouveau !

Samedi 20 janvier

Maman m'en avait touché deux mots, mais je n'osais y croire. Mlle Grandin ne sera plus mon professeur à partir du mois prochain.

Je n'en connaissais pas les raisons. Mlle Grandin jouait les mystérieuses.

Et aujourd'hui, alors que je terminais, brillamment me semblait-il, une variation, elle m'a regardée, une main étreignant la base du cou, haletante et comme perdue.

Éperdue.

– C'est sur cette musique que nous allons nous séparer, mademoiselle Charlotte.

Extrait de la publication

CRÉDITS PHOTOGRAPHIQUES

Couverture : « L'impératrice Eugénie entourée de ses dames d'honneur du palais », par Franz Xaver Winterhalter. Compiègne, château. Photo © RMN

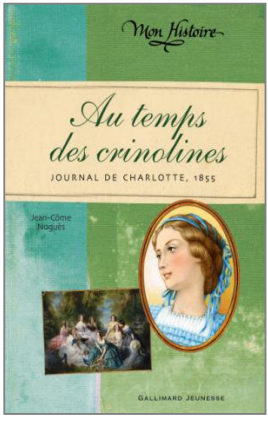
Mise en pages : Karine Benoit

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949
sur les publications destinées à la jeunesse

N° d'édition : 237399
Dépôt légal : mars 2012
ISBN : 978-2-07-064429-2

Imprimé en Italie par L.E.G.O., Lavis (Trento)

Extrait de la publication



Au temps des crinolines Jean-Côme Noguès

Cette édition électronique du livre
Au temps des crinolines de Jean-Côme Noguès
a été réalisée le 25 septembre 2012
par les Éditions Gallimard Jeunesse.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070644292 - Numéro d'édition : 237399).
Code Sodis : N51300 - ISBN : 9782075023078
Numéro d'édition : 237867.

Extrait de la publication